

Mon air est de ceux qu'on qualifie de trompeurs. Mes amis disent qu'il laisse paraître une sorte de bienveillance qui rassure et inspire confiance. Peut-être à cause de la rondeur parfaite de mon visage, ou de mes lèvres fines sur lesquelles un sourire semble gravé, ou encore de mes yeux noisette qui, derrière les lunettes, paraissent tendres et calmes. Pendant mon enfance et adolescence, alors que j'étais bien turbulente, cet air me délivrait souvent des sanctions. Quand le professeur voulait exclure l'un ou l'autre de mes camarades de la classe à cause de la boulette de papier que j'avais lancée ou du chahut que je provoquais, je me sentais obligée d'avouer mes fautes. Mais même mes aveux étaient considérés comme une preuve de ma bienveillance à sauver les coupables.

N'oubliez pas que cet air bienveillant ne m'apporte que des avantages ! Au contraire ! Une des conséquences vraiment déplaisantes est que, dans les administrations, à l'hôpital, chez le médecin... les gens viennent me voir moi qui, comme eux, attends mon tour, pour que je leur remplisse des papiers ou leur donne des conseils. Les inconnus s'accrochent facilement à moi et m'ouvrent leur cœur. C'est pourquoi, lorsque je voyage en train, j'essaye de me trouver une place au calme, loin des regards, pour pouvoir feuilleter tranquillement ces magazines que je ne peux lire qu'à cette occasion. Mon travail dans une boîte de consultation pour le développement urbain me fait voyager au moins une fois par mois, souvent en train. Ce que je préfère dans mon travail, ce sont ces voyages. En France, les trains inter-cités sont très confortables et récemment certains wagons ont été consacrés aux passagers qui cherchent le silence et la sérénité. Je prends toujours une place dans ces wagons pour mettre mes oreilles à l'abri des sonneries de portables et des bruits d'enfants. Mes propres enfants sont à l'université et, si des mariages ou des enfants sont en vue, ce ne sera que dans sept ou huit ans. Je veux passer ces années avant de devenir grand-mère dans le calme.

Ce jour-là de la fin de l'hiver qui, sans être froid, n'annonçait en rien l'arrivée du printemps, je me réjouissais à l'avance, en montant dans le train, à l'idée de lire le magazine que je venais d'acheter. J'étais impatiente de lire leur dossier sur les Français, l'amour et le sexe. Un de ces sujets inépuisables dont on parle partout. Parfois je me demande pourquoi. En ce qui me concerne, je ne me souviens pas d'être tombée passionnément amoureuse ni d'avoir eu de problèmes sexuels. Lors de ma dernière année de lycée, un garçon qui venait d'arriver dans notre quartier, me plaisait pas mal. Mais la révolution arriva et tout a été bouleversé : mes parents décidèrent d'émigrer. Nous sommes arrivés en France. J'ai pensé à ce garçon pendant un temps, mais ça n'a pas duré. Après, j'ai eu des petits amis et un mariage de raison. Je me suis mariée avec un de mes camarades de fac, un beau jeune homme qui, contrairement à la réputation des hommes français, n'était pas romantique, mais bien plus rationnel que moi, un bon planificateur. Il m'a devancé dans sa réussite professionnelle. Non qu'il travaille plus ou mieux, mais naturellement c'est moi qui tombais enceinte et les congés maladie de nos trois enfants, c'était aussi toujours pour moi. Maintenant que les enfants sont grands, mon agenda

est plus facile. Je passe mon temps libre à m'occuper de la maison et à organiser des voyages et des fêtes. Avec mon mari, ça se passe plutôt bien au lit. Il faut dire que j'essaie d'être toujours en forme. Je m'occupe bien de moi et tout le monde dit que je parais plus jeune que mon âge. Les regards que les hommes me jettent, me disent la même chose. Dans le train, il arrive régulièrement que les hommes seuls engagent avec moi des conversations dont le résultat est couru d'avance. Quand cela arrive, je les repousse poliment et me réfugie dans mon magazine.

Mais cet homme qui, alors que je n'avais pas encore ouvert mon magazine, est venu s'asseoir juste devant moi, était du genre à ne pas du tout donner envie d'être regardée : un jeune homme au corps imposant, bedonnant et à la gueule d'Afghan. Son blouson et son pantalon noirs dataient de Mathusalem, comme dirait ma mère. Pareil pour ses chaussures et sa coupe. Ses cheveux imbibés de gel, comme s'ils étaient huileux, donnaient un air sale à sa peau très mate. A la main, il avait une valise noire en tissu qu'il posa sur le siège d'à-côté, au lieu de la ranger dans le compartiment du haut. Son air criait qu'il était paysan, mais l'étincelle qui brillait dans ses yeux mongols me faisait douter d'être en face d'un de ceux que ma mère appelle pirates du désert. Il avait des lèvres épaisses et presque noires, et une grande verrue collée au nez. Quand ses yeux rencontrèrent les miens, une légère peur, sans raison, tendit mon ventre, comme parfois dans la rue quand j'entends le bruit de pas décidés derrière moi. Alors, je ne suis tranquille que quand le type m'a dépassée. Il y a quelque temps, un fou m'a poursuivie dans les couloirs du métro. Je l'ai semé, mais, à la sortie, il m'attendait avec un sourire malin. J'ai été obligée de prendre un taxi et d'entendre les râles du chauffeur qui me reprochait d'avoir occupé sa voiture pour aller une rue plus loin. Même avec un bon pourboire, ses sourcils ne se sont pas détendus. Pendant deux jours, quand le sourire malin de ce fou revenait à mon souvenir, je sentais moi-même la colère monter en moi.

Maintenant, l'homme aux yeux mongols était assis devant moi et j'avais ouvert mon magazine, mais je n'étais pas tranquille. Je tournais les pages et, d'un coup, l'image d'un homme et d'une femme dans le lit apparut. La légende disait : « Est-ce que les Français sont devenus frigides ? » Je l'ai aussitôt refermé. J'avais oublié que la couverture représentait aussi une femme et un homme nus, main dans la main, souriant à l'appareil. Je n'avais aucune envie qu'il voie cette photo. Mais c'était trop tard. Le sourire vague qui se dessina sur ses lèvres épaisses, accroissait l'effrayante étincelle de ses yeux mongols. J'ai détourné la tête vers la fenêtre : le soleil se couchait. Il était près de dix-huit heures. Je me suis dit que mon mari était en voiture, sur le chemin de la maison, et que son portable devait être fermé. Le ciel était gris, rouge et violet ; les fenêtres des maisons qui passaient rapidement devant nous, étaient fermées et sans vie.

L'homme aux yeux mongols regarda aux alentours. A côté, un vieux couple dormait paisiblement. Plus loin, jusque là où je pouvais encore voir, les passagers dormaient ou

lisaient. C'était l'ambiance habituelle des wagons zen. Je me suis demandé pourquoi cet homme était venu dans ce wagon. Il ne semblait vouloir ni dormir ni lire. D'ailleurs, savait-il lire ? Je pensais à cela quand il ouvrit la fermeture éclair de son blouson, mit la main sous son pull et sortit une grande enveloppe. D'un coup, son ventre perdit de son embonpoint. Il ouvrit l'enveloppe et en sortit quelques piles de billets qu'il posa sur la tablette entre lui et moi. Il me lança un sourire. Puis, il se pencha et sortit quelque chose de sa chaussette : une autre pile de billets. La peur qui était sur le point de me quitter, revint. J'ai à nouveau détourné la tête vers la fenêtre comme si je n'avais rien vu. Les maisons sans vie avaient cédé la place à une forêt dégarnie. Une lumière pale chevauchait à travers ces arbres gris.

J'ai jeté un coup d'œil de côté. L'homme comptait ses billets et le vieil homme à côté avait commencé un léger ronronnement. Je regardais les gestes habiles de ses doigts. Mon air bienveillant l'avait sans doute rassuré et incité à sortir les billets de leur cachette. Quand il eut fini de les compter, il les rattacha avec des rubans en plastique, ouvrit la valise noire et mit les billets dans une pochette intérieure. J'ai rouvert le magazine, l'ai feuilleté et me suis arrêtée sur une page sans image. Il était question de l'âge auquel les Français expérimentent leur premier amour. Mon cœur battait un peu plus rapidement. L'homme enleva son blouson, tira la fermeture éclair d'une grande poche à l'intérieur et sortit deux autres piles de billets. Chaque fois qu'il terminait une pile, il la rattachait avec un ruban, la rangeait avec les autres dans sa valise noire et, avec un sourire répugnant, me regardait.

Je pensais me lever, prendre ma valise et fuir ce wagon. Mais, avec le magazine ouvert sur mes genoux, je restais scotchée à mon siège. Comme si ma veste était devenue trop étroite, je sentais la pression du tissu épais en laine sur mes seins. J'ai déboutonné ma veste. Ma gorge était sèche. Je me suis souvenu avoir dans mon sac à main une petite bouteille d'eau minérale. Je l'ai prise. J'ai bu quelques gorgées. Ma gorge était moins sèche, mais mon cœur battait encore rapidement. L'homme rangeait la dernière pile dans la poche intérieure de sa valise. Il soupira et s'abandonna sur le siège. J'essayais de dérober mon regard, mais ce n'était pas possible. Mes yeux rencontrèrent les siens. Le même sourire apparut et bientôt un son s'éleva de sa gorge : « Êtes-vous iranienne ? »

Je restais sans voix. Il n'était pas étonnant qu'il parle persan. Mais comment m'avait-il démasquée ? Les Iraniens me prennent souvent pour une Française. L'homme répéta sa question en montrant du doigt mon collier qui brillait sur le chemisier noir que je portais sous ma veste. Sur la plaque du collier que ma mère m'avait récemment apporté d'Iran, on voyait Faravahar, un vieil homme ailé, symbole de l'ancienne Perse. Un soupir désespéré s'échappa par mes lèvres. Je ne sais pourquoi je me sentais d'un coup plus vulnérable. Je lui ai présenté un sourire forcé et répondu par l'affirmative d'une voix blessée, en le regrettant aussitôt. Une Française aurait aussi pu avoir ce genre de collier. Je m'étais bêtement dévoilée et étais désormais obligée de lui parler.

Un large sourire se grava sur les lèvres de l'homme, un sourire gai qui me dérangeait autant que la lumière de ses yeux qui me fixaient. Il dit : « Dans dix jours, c'est le nouvel an iranien. » ; et il avança de nouveau un large sourire.

Une minute se passa pour que je comprenne le sens de sa phrase. Je me suis rappelé la dernière conversation téléphonique avec ma mère. Elle préparait sa table *haft-sin* du nouvel an. La semaine prochaine, je devais aller dans un magasin iranien pour acheter le poisson rouge. J'avais oublié de dire aux enfants de se libérer pour ce jour où nous serions ensemble autour de la table *haft-sin* de leur grand-mère pour le changement de l'an qui aurait lieu, cette fois-ci, à onze heures.

L'homme dit gaiement : « La semaine prochaine je pars en Iran pour le nouvel an. Ma fiancée sera là. » Il ajouta en indiquant la valise : « J'emporte cet argent pour les dépenses du mariage ».

Sans que je lui demande, il commença à me raconter son histoire. Sa bien-aimée lui manquait beaucoup. Deux ans auparavant, alors qu'il travaillait en Iran, il l'avait rencontrée dans la boulangerie du quartier et, d'un regard, était tombé follement amoureux, amoureux de ses yeux noirs, de son teint de lait et de sa taille élancée. Quand il ne la voyait pas durant quelques jours, la fièvre s'emparait de lui. La jeune femme l'aimait aussi, mais ses parents n'étaient pas d'accord. Il avait souffert le martyr pour gagner leur satisfaction ! L'année dernière, par l'intermédiaire d'une connaissance, il était venu travailler en France, dans le bâtiment. Avec deux autres Afghans, ils avaient travaillé dur. Ils avaient partagé le loyer et les dépenses quotidiennes. Le reste de leurs gains, ils l'avaient caché dans les recoins de l'appartement jusqu'à l'arrivée du retour. Il regagnait maintenant l'Iran les poches pleines. Son cœur ne battait qu'à l'idée de revoir sa bien-aimée et sa patience s'épuisait. Avec une joie enfantine, il donna un coup à la valise noire. J'ai failli lui demander pourquoi il n'avait pas mis cet argent en banque, mais y ai renoncé. Je n'avais pas envie d'entrer dans des histoires de travail au noir et tout ça. Je lui ai souri, sincèrement, et lui ai présenté mes félicitations qu'il a reçues avec un rire joyeux.

Je me suis abandonnée à mon siège, tout en regardant, derrière la fenêtre, les toits rouges lavés par la pluie. Les lumières des maisons brillaient.